


Foucher, Simon (1644-1696). Nouvelle dissertation sur la "Recherche de la vérité", contenant la Réponse à la "Critique de la Critique de la Recherche de la vérité", où l'on découvre les erreurs des dogmatistes tant anciens que nouveaux, avec une discution particulière du grand principe des cartésiens. [Par Simon Foucher]. 1679.

NOUVELLE DISSERTATION SUR LA RECHERCHE DE LA VERITE',

Contenant

LA REPONSE A LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE DE LA RECHERCHE DE LA VERITE'.

Où l'on découvre les Erreurs des Dogmatistes, tant Anciens que Nouveaux.

Avec une discution particuliere du grand Principe des Cartesiens.

A PARIS,
Chez ROBERT J. B. DE LA CAILLE, ruë Saint Jacques, aux trois Cailles.

M DC. LXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVERTISSEMENT.

J'AY differé jusqu'à present à donner cette Réponse au Public, afin de voir si je pourrois m'en exemter; mais ayant reconnu que dans les Assemblées des Sçavans, & dans les Compagnies où l'on parle de Science, on dit souvent les mesmes choses qui sont contenuës dans le Livre que l'on examine icy : Je me vois obligé de répondre non seulement à son Autheur, mais encore à quantité de personnes d'esprit qui entrent dans ses sentimens, quoy qu'ils ne l'ayent peut-estre jamais consulté.

On ne s'estonnera pas d'ailleurs, de ce que la Critique n'estant qu'une simple Lettre, on prend la peine de la deffendre par deux Réponses assez amples: outre que ce qu'on a écrit de deux diverses parts sur cette Critique, merite des éclaircissements tout differents: c'est que la Recherche de la Verité consiste proprement dans cette sorte de Dissertations.

Il ne faut pas s'imaginer que chercher la verité soit autre chose que proposer & resoudre les difficultez qui peuvent empêcher que l'on ne trouve ce que l'on cherche. On ne veut pas conclure de là qu'on soit obligé de remarquer en détail toutes les difficultez que les ref-

prits se peuvent former en particulier : ce ne seroit jamais fait, & le nombre des Critiques deviendroit infiny s'il falloit découvrir les erreurs de tous les Livres des Philosophes, quoy qu'on doive avoüer neanmoins qu'il n'y a rien de si propre à perfectionner le jugement que de bonnes Critiques sur quelque matiere que ce soit, & surtout sur celle-cy qui fait la plus belle & la plus legitime occupation des hommes : En effet, les hommes sont nez pour chercher la verité, & si on y prẽd garde toutes les professions de la vie Civile, ne tendent qu'à leur acquerir un repos d'esprit & de corps, qui leur donne la liberté de s'adonner uniquement à perfectionner leur

raison, & à cultiver la meilleure partie d'eux mêmes, mais on ne sçauroit se dispenser de remarquer les défauts communs, & si on le peut dire ainsi, les erreurs essentielles qui arrestent les Philosophes, & qui les reduisent à l'impossibilité de reüssir dans leurs desseins. C'est ce qu'on a tasché de faire par la Critique de la *Recherche*. Et l'on ne conteste pas que les sujets qu'on y traite, ne soient du nombre de ceux que les Philosophes sont obligez d'examiner indispensablement. Il n'y a personne qui juge qu'on ne sçauroit s'exemter de sçavoir ce que l'on doit resoudre touchant les jugements qui viennent de nos

ſenſations, touchant les demonſtrations, les vray-ſemblances, la regle generale pour les ſciences ; enfin, touchant les autres articles de la Critique.

Il eſt donc neceſſaire que les Philoſophes examinent ces choſes, & quoy qu'ils faſſent, ils ſont obligez, ou de demeurer inceſſamment dans l'erreur & dans la diſſention, ou de reſoudre une bonne fois ces difficultez.

Cependant, on peut dire que ce qu'on a écrit de part & d'autre, contient les ſentimens les plus ordinaires, & les veuës les plus generales qui gouvernent les eſprits du temps, juſques-là que ces Critiques ou réponſes ne ſont

qu'un composé de Medita-
tions toutes digerées qui re-
presentent les premieres dé-
marches que l'esprit a coûtu-
me de faire dans le chemin
de la Verité , & qui luy tras-
sent pour ainsi dire un plan
ou une carte visible de cette
recherche, ce qui luy sert du
moins à reconnoistre ses dé-
fauts en éprouvant les diffe-
rentes situations dont il est
incapable.

C'est en de pareilles cir-
constances que Mr. Descar-
tes se pleint de ce qu'on de-
mandoit de luy qu'il reduisit
ses Meditations en forme de
Theoremes de Geometrie ;
parcequ'il estoit persuadé
que ses Lecteurs devoient
recevoir plus de fruit de ses
Meditations de la maniere
qu'il les avoit conceuës, que

de la façon qu'ils souhaitoient qu'elles fussent. *Illum scribendi modum præ cæteris elegi*, dit-il, *ex quo mihi persuadeo lectores plus utilitatis esse percepturos: quam ipsimet sint animadversati. Cum è contra ex modo scribendi synthetico, plura sibi videant didicisse, quam revera didicerunt.* La plûpart de ceux qui cherchent ou qui demandent de chercher la verité, ne sçavent ce qu'ils demandent ou ce qu'ils cherchent. Les uns ne sçauroient souffrir qu'on leur découvre ce qui leur manque, on les chagrine quand on tâche de leur ouvrir les yeux, & comme ils se plaisent dans leurs anciennes erreurs, on ne sçauroit leur arracher leurs prejugez sans leur faire une

Metaphy. ad secundas objectiones.

extreme violence. Les autres sont tellement avides des chimeres qui accompagnent ordinairement les nouvelles hypotheses qu'ils meriteroient qu'on s'appliquast à leur en donner autant qu'ils souhaittent, il y auroit du plaisir à les faire entrer en des systhemes contraires, & à les obliger de condamner eux-mesmes leurs propres decisions : mais on aime mieux leur épargner cette confusion, & ne les point irriter en un temps où ils font paroître quelque peu de courage pour la recherche de la verité.

On les avertit seulement qu'ils prennent garde que pour acquerir les lumieres qu'ils souhaitent, il

ne faut pas qu'ils s'attendent à ces grandes Methodes qu'ils se figurent comme remplies de definitions, capables de les instruire d'abord par la simple intelligence de leurs termes. Ils ne considerent pas que l'éclat de tant de divisions ne sert qu'à les seduire, & à leur fournir de grandes sources d'erreurs dans une occasion où le moindre égarement suffit pour les éloigner d'une distance infinie de l'objet qu'ils embitionnent de posseder. Il faut donc qu'ils tâchent de se persuader qu'on doit aller avec beaucoup de circonspection à la découverte de la verité, que ce n'est que pas à pas que l'on peut avancer dans cette carriere,

qu'il est necessaire de s'arrester autant qu'il le faut dans la discussion des premiers principes, avant que de s'engager plus loing, & que si on ne peut enfin se resoudre à mediter, il est inutile de Philosopher.



REPONSE A LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE DE LA RECHERCHE DE LA VERITE'.

LETTRE.

MONSIEUR,

CE que vous avez pris la peine d'écrire sur ma Critique, m'oblige de m'expliquer touchant plusieurs sujets, & de vous satisfaire entierement si je le puis sur la con-

duite de ce petit Ouvrage : je ne doute pas, que le Public n'aprouve assez l'inclination que j'ay à m'acquiter de ce devoir : parceque vous avez proposé des choses dont les suites sont de si grande importance, qu'il semble qu'on ne sçauroit s'occuper plus utilement qu'à examiner les reflexions que vous avez faites. Mais qui ne seroit attiré par ce que vous promettez dans vôtre Titre, lors que vous declarez d'abord que vous allez *découvrir le chemin qui conduit aux connoissances solides* ? Pour moy je vous avoüe que je me croiray fort obligé à ma Critique, si elle vous a donné occasion de m'aprendre ce que je tâche de sçavoir depuis fort long-temps.

Permettez donc, MONSIEUR, que j'examine ce que vous proposez, pour nous dégager des erreurs dans lesquelles vous croyez que nous sommes tombez ; ou pour nous donner des lumieres que l'on peut appeller *les connoissances soli-*

des dont vous parlez.

Je déclare d'abord que je ne pretends point favoriser ma Critique plus que la vôtre, & qu'il m'est entierement indifferent de quel côté le jour me vienne, pourvû que j'en aye assez pour me conduire dans tous les chemins, & dans tous les détours où vous soûhaitez de me faire entrer.

Je ne demande pas que vous receviez ce prejugé à mon égard; je sçais que vous avez quelque sujet de vous défier d'un homme dont vous attaquez les *sentimens*: mais je veux que la suite vous fasse connoître que les Academiciens sçavent conserver l'équilibre, & que la même raison qui les oblige de s'opposer à toutes les decisions precipitées, les engage aussi à ne prendre interest qu'à la deffence des veritez entierement incontestables.

Du dessein de la Critique.

LA premiere chose que je remarque dans vôtre Critique est que vous condamnez le dessein de la mienne.

Pag. 5. *Au lieu qu'il semble,* dites-vous, *qu'on devoit se joindre à cét illustre Ecrivain,* sçavoir à l'Auteur de la Recherche de la Verité, *pour l'aider à bâtir quelque chose de solide, soit en corrigeant ses fautes, s'il en a faites de considerables, soit en poussant plus loin les découvertes qu'il pourroit avoir faites : il s'est trouvé un Academicien qui attaque tout le dessein de son Livre, & qui s'étant remply de l'esprit de ses fameux Predecesseurs qui faisoient état de suspendre leur jugement en toutes choses, employe les vieilles raisons de sa secte, pour empécher l'effet de celles qu'on a trouvées en nos jours, &c.* C'est ainsi que vous rejettez les raisonnemens de la Critique,

comme s'ils étoient contraires à la Verité que l'on cherche.

Permettez moy de vous dire, MONSIEUR, que vous n'avez pas consideré ce qu'il y a de plus formel dans la Critique touchant le dessein dont vous parlez. Car je declare positivement que le dessein de chercher la Verité, *me paroist tres-considerable, & que je ne crois pas qu'il soit facile d'en former de plus importans.* Je me plains ensuite *de ce que tres-peu de personnes ont entrepris la même chose que l'Auteur de la Recherche.* Jugez, MONSIEUR, s'il y a de l'apparence que j'attaque un dessein dont je fais connoître autant que je puis l'importance & l'utilité? Les cinq premieres pages de la Critique, ne sont remplies que de témoignages de l'estime que je fais de cette grande entreprise; & si vous aimez mieux voir en abregé ce que je me suis proposé dans la Critique, vous pouvez remar-

Page 2.

quer que j'avertis avant que de parler de la premiere ſuppoſition *que je ne diray que ce que je croiray utile pour les entrepriſes que l'on pourroit former ſur un ſi beau ſujet:* C'eſt ainſi que je nomme la Recherche de la Verité. Donc je n'attaque pas un deſſein pour l'avancement duquel je travaille uniquement.

Page 19.

Je pourrois vous dire qu'il n'y à pas un Article dans l'Ouvrage, dont je parle, qui ne montre que je tâche d'avancer la découverte de la Verité.

Ce que je dis des jugemens des ſens, de ceux de la volonté ou de l'entendement, de la regle generale les ſciences, des vray-ſemblances & des demonſtrations, des Eſtres d'un troiſiéme genre, & de la maniere dont nous connoiſſons les choſes qui ſont hors de nous; tout ce que la Critique à de fueillets & de pages, vous peuvent donner des confirmations de ce que je ſoûtiens icy.

Enfin lorsque je fais état, *de ne me conduire que par demonstration, de bien discerner les choses que je sçais, de celles que je ne sçais pas, & de chercher toûjours des connoissances nouvelles* : je fais connoître assez ouvertement que mon dessein n'est pas de m'opposer à la Recherche de la Verité. *Avertissement Page 7.*

Cela est si visible que j'aurois crû qu'il m'eut été inutile d'en parler icy, si je ne soûhaitois de vous donner encore des marques du desir que j'ay d'avancer ce même dessein, duquel vous me representez comme ennemy juré.

MAIS je fais paroître le succés de la Recherche fort difficile, & j'avouë même qu'on *peut douter s'il est possible* ! Il me semble que je le dois representer tel qu'il est effectivement, sans craindre de *décourager*, comme vous dites que je le fais, *ceux qui employent toutes les forces de leur esprit à perfectionner les sciences*. Il ne sert de OBJECTION ET RÉPONSE.

rien de leur déguiser la grandeur & la difficulté de leur entreprise, il faut au contraire les obliger à la considerer de prés, & à ne se point remplir l'esprit d'une presomption qui ne sçauroit manquer de leur nuire. Les *encourager* à s'avancer dans les chemins qu'ils ont choisis d'abord, c'est le plus souvent les *encourager* à se precipiter dans des erreurs dont ils ne sortiront jamais.

Page 5. Cependant de la maniere que vous en parlez il semble que vous croyez qu'en changeant quelque chose dans le Livre de la *Recherche*, on pourroit sauver le corps de cét Ouvrage, & le regarder apres cela, comme un moyen tres-assuré pour découvrir aux Hommes ce qu'il y a si long-temps qu'il cherchent. Mais je puis dire que vous ne considerez pas. . . . .

Que les Propositions de la Recherche de la Verité, doivent avoir tant de connection entr'elles, que s'il y en a seulement une seule de fausse, toutes les autres ne sçauroient subsister.

ON peut tirer des conclusions veritables de fausses premisses disent les Peripateticiens, mais ces conclusions comme ces Philosophes le reconnoissent aussi, ne sont pas veritables par la force des premisses dont on les a tirées, c'est par d'autres raisons qu'elles se trouvent vrayes : elles le sont sans le secours de l'argument dont on les fait composer une partie.

Exiguus in principio error ùsquè à veritate deflectunt, si longè processerint, infinitus èvadit. Arist. in Analy.

Mais quand nous cherchons encore la Verité, quelques vrayes que les choses soient en elles-mémes, nous les devons toûjours regarder comme incertaines, jusques

Critiq. *Pag.* 20.

à ce que nous ayons reconnu que ce ſont de legitimes conſequences des Veritez qui nous ſont claires naturellement, qui eſt ce que nous devons ſeulement ſuppoſer lors que nous cherchons encore la Verité. D'où il s'enſuit que ſi ces conſequences ſont appuyées ſur quelque principe qui ne ſoit pas inſeparablement uny à ces premieres Veritez, ſi elles en peuvent être détachées en un ſeul endroit, il en eſt de même que d'une chaîne qui ceſſe d'être utile pour tirer les poids auſquels elle eſt attachée, lors que quelque anneau de ceux qui la compoſent ſe trouve rompu.

Voyez la Réponſe à la Recherche. Art. 4.

C'eſt en vain que ſans prendre garde à de pareils défauts, nous voulons êtendre plus loin nos connoiſſances! Quelque grand ſyſtéme que nous formions dans la ſuite, & quelque liaiſon qu'il y ait apres entre leurs parties, nous n'avons qu'un amas de penſées douteuſes qui ſont d'autant plus capa-

bles de nous ſeduire, qu'elles ſemblent conſerver entre'elles un ordre mieux ſuivy avec une plus grande apparence de ſolidité.

Si on change donc quelque Propoſition de la *Recherche* (pourvû qu'elle ne ſoit pas entierement incidente) il eſt certain qu'on en renverſe la ſuite. Il n'en eſt pas de cét Ouvrage, comme d'une piece de Retorique, ou d'un diſcours d'eloquence. C'eſt une choſe que vous n'ignorez pas, MONSIEUR, mais permettez-moy de vous dire en paſſant que le mot de *faute*, que vous attribuez à ce qu'il y peut avoir de deffectueux dans ce Livre, me ſemble un peu trop rude, c'eſt auſſi ce qui m'a obligé de ne point employer ce mot dans ma Critique: au lieu que je n'ay point fait de diffulté de me ſervir de celuy de *défaut*.

Il y a cette difference entre ces deux mots que l'un marque une erreur qu'on auroit pu éviter. Ce qui ne doit être attribué qu'à ceux qui

negligent de faire ce que leur raiſon leur dicte. Mais l'autre mot peut avoir un juſte fondement dans les actions méme de ceux qui font le mieux qu'ils peuvent ſuivant les circonſtances qui les accompagnent. Ainſi je croirois facilement que l'Autheur de la *Recherche* auroit *employé toutes les forces de ſon eſprit pour perfectionner les ſciences*: Cela poſé comme vous le dites, je ne vois pas qu'il merite aucun blâme.

S'il a manqué en de certains endroits, cela vient de ce que les hommes n'ont pas encore toutes les lumieres qui leur ſeroient neceſſaires pour aller droit à la Verité, & pour aſſurer leur pas par un endroit qui leur eſt encore inconnu.

Je ne fais donc point de difficulté de dire que la lecture de la Recherche, peut-être agreable & utile, quoy qu'elle contienne les défauts que j'y ay remarqué. Qu'elle puiſſe être agreable: c'eſt une choſe qu'on ne s'aviſera pas de me conteſter,

contester, car outre que l'experience le fait assez voir, il faut avoüer que ce qui peut faire agréer des matieres telles que sont celles de la *Recherche* se trouve dans ce Livre.

Mais comment ce Livre peut-il être utile, dira-t-on, si on y trouve des défauts qui empéchét de découvrir la verité ! Je répondrois à cela que quoy qu'il ne suffise pas pour le grand succés qu'il regarde, du moins il est bon pour mettre les esprits dans un meilleur état qu'ils ne sont communement, il sert à s'éloigner de quantité d'erreurs qu'il est toûjours bon d'éviter, quoy que ce ne soient pas toutes celles ou l'on est engagé.

D'ailleurs ce Livre n'est point la source des défauts qu'on y a reconnûs, il les emprunte des sentimens du temps; & c'est en cela qu'il n'est pas nuisible, puis qu'il trouve les esprits dé-ja remplis des erreurs qu'il pourroit causer; au lieu que d'autre part il est avantageux lors

qu'il sert à éviter d'autres erreurs, dont on doit toûjours s'éloigner.

Mais la même raison qui a obligé l'Auteur de la *Recherche*, de combatre les préjugez qu'il tâche de détruire, m'oblige aussi de faire connêtre d'autres prejugez qui sont contenûs dans son Livre. D'autant plus qu'étant moins apparents, ils ont pour la plûpart trompé jusques icy tous les Dogmatistes, & qu'ils produiront encore les erreurs de tous ceux qui s'en laisseront surprendre.

Adjoûtez qu'il y avoit assez d'apparence qu'il se trouveroit peu de personnes qui voulussent prendre le party des Academiciens, en combatant des préjugez qui sont peut-être plus anciens qu'on ne s'imagine. On a donc cru qu'on ne feroit pas une chose des plus inutiles de découvrir les grandes sources des erreurs des Philosophes, & de distinguer les chefs principaux ausquels ils peuvent reduire toutes les

difficultez qu'ils doivent surmonter, pour acquerir les connoissances évidentes qu'ils cherchent : afin qu'ils voyent du moins ce qui leur manque, & à quoy ils se doivent premierement ocuper dans leurs estudes.

Necesse est primùm bene dubitare. Arist. Metaph.

Cependant si on a remarqué dans la Critique qu'il falloit résoudre toutes les difficultez des Academiciens & des Pyrrhoniens, ce n'est pas qu'on veüille obliger à faire de gros volumes pour répondre en détail à toutes les objections que l'on pourroit tirer des Livres de Platon, par exemple, & de Sextus Empiricus. Il suffit de reduire ces objections à quelques principes generaux que l'on considere ensuite comme les seuls sujets que l'on doit examiner pour satisfaire à ces objections. C'est ce qui paroît un peu difficile à executer, & neantmoins c'est ce que l'on peut dire qui est dé-ja fait : puisque les chefs de la Critique, sont comme autant de principes ausquels on peut rapor-

ter toutes les objections des Academiciens & des Pyrrhonniens. Outre cela on y fait connoître les nouvelles difficultez que les nouveaux systémes ont adjoûtées à celles des Anciens, & je ne crois pas d'ailleurs qu'on doive se pleindre de l'étenduë de cette Critique. Comme je suis persuadé que les plus courtes refutations sont les meilleures, je me suis étudié à faire un abregé de ce qui auroit pû composer un assez gros volume, & cela en rend toutes les parties si necessaires que l'on y trouve peu de raisonnemens qu'on en puisse retrancher.



SUR LA PREMIERE SUPPOSITION.

Contraire au dessein de la Recherche.

CE que j'ay répondu à l'Auteur de la *Recherche*, m'exempte de vous répondre, MONSIEUR, si amplement que je l'aurois pû faire sur les Articles de la Critique, je remarqueray les endroits ou l'on pourra trouver ce qu'il seroit ennuyeux de repeter icy, & je m'arrêteray seulement à ce qu'il y a de particulier dans vôtreCritique.

Je n'ay dé-ja rien à dire sur cette supposition que ce que j'ay dit dans la réponse que je vous cite. *Resp. à la Recherc.*

On connoît quelque chose qu'on peut attribuer à nôtre ame. Mais on ne connoît pas encore son *essence* & sa *nature*, ny tout ce qu'elle a de cōmun ou de particulier par raport à la matiere dont on ne connoît pas non plus l'essence ou la nature, & quand on dit qu'on connoît ces *na-* *Art. 4. Art. 5. Art. 21 pag. 81.*

tures ou *essences*, on s'engage dans la supposition, que l'on condamne dans ce premier Chapitre.

SUR LA SECONDE SUPPOSITION.

Des Veritez necessaires.

N'Attendez pas, MONSIEUR, qu'un Academicien vous réponde sur la connoissance que vous dites, que Dieu a des essences; ny qu'il entreprenne de juger entre vous & Monsieur Descartes, sur la puissance de Dieu. On ne se croit pas assez sçavant pour de si grandes decisions.

Il y a de l'erreur; dites-vous, *& même de l'impieté à penser que Dieu puisse renverser une de ses volontez, par une autre volonté contraire*. On ne dit pas que Dieu puisse renverser une de ses volontez par une autre volonté contraire. Mais on pense que si Dieu a pû faire que des veritez qu'on apelle *necessaires* fussent

contingeantes, c'eſt tomber dans une petition de principe que de ſoûtenir qu'il ait jamais voulu que les veritez que vous apellez *neceſſaires*, le fuſſent effectivement.

SUR LA TROISIE'ME SUPPOSITION.

Des Veritez de la Foy.

Vous tâchez de demontrer icy l'exiſtence de Dieu. Mais je ſuis fâché que vôtre demonſtration ſoit apuyée ſur un principe dont nous avons reconnu la foibleſſe. *Reſp. à la Récherche* Art. XII.

Je ſuis perſuadé de l'exiſtence de Dieu. Mais je doute de vôtre principe, & ne croyez pas cependant, MONSIEUR, que ſi vôtre principe n'eſt pas bon, Dieu doive perdre pour cela ſon exiſtence, ou qu'on ne la puiſſe demontrer par quelque autre moyen plus ſur & plus inconteſtable. *Le principe de S. Thomas, vaut mieux que celuy là, qui eſt celuy de Deſcartes*

J'aprouve fort que la raiſon *ſerve* Pag. 90.

de second à la foy, mais il faut que cette raison soit *irreprochable*. Il faut qu'on ne la puisse soupçonner d'erreur, & qu'elle soit delivrée des préjugez.

Je n'ay pas demandé cependant que l'Auteur de la Recherche prouvast l'existence de Dieu dans cét endroit, quoy que son systéme des veritez la suppose. Par ce qu'il ne devoit pas entreprendre de la prouver en ce lieu, & encore moins devoit-il la supposer, non plus que les autres veritez de Religion qu'il prend pour principes.

Resp. à la Rech. Art. 4.

SUR LA QUATRIE'ME SUPPOSITION.

De l'entendement pur.

PUisque vous aprouvez, MONSIEUR, ce que j'ay dit dans ce Chapitre je n'ay rien icy à deffendre.

Pag. 40.

D'autre côté l'Auteur de la Recherche ayant acordé dans sa ré-

ponse, que les pures intellections laissent des traces dans le cerveau, toute la difference qu'il y a entre *imaginer* & *concevoir*, n'est plus selon luy, quoy que cela soit contraire à sa *Recherche*, que dans la diversité de ces traces, ou plûtost dans le different raport qu'elles ont avec les idées.

Recherc. tome 1. pag. 321.
Critiq. pag. 30.

Je me suis assez étendu sur ce sujet dans ma réponse, & je n'aurois rien à dire deplus pour la Critique; si vous n'aviez fait des reflections sur ce Chapitre, qui meritent qu'on s'y arrête.

Articles 14. 15. 16. 17. 18. 19.

Vous reduisez les trois manieres de connoître que l'Auteur de la *Recherche* a distinguées à deux seulement, sçavoir à la *pure intellection* & à *l'imagination*.

Je vous avertis dé-ja que vous tombez dans la même supposition que luy, car vous voulez qu'il y ait des intellections pures, & si on demandoit ce que c'est que ces *intellections pures*, puisque toutes les intellections laissent des traces dans

Pag. 95. Critiq. de la Critiq.

le cerveau auſſi bien que les *imaginations*, ce que vous accordez expreſſement : Je ne ſçais ſi vous entreriez dans la Réponſe que l'Auteur de la Recherche a faite ſur ce point : mais ſi cela étoit, ce que je luy ay répondu vous regarderoit auſſi.

Vous laiſſez neanmoins cette difficulté, & vous nous propoſez ſept choſes touchant les ſens, que vous me permettrez d'examiner.

I. La premiere eſt que les objets produiſant en nous de la douleur & du plaiſir, nous cauſent des intellections pures, parceque la douleur eſt *ſpirituelle*, dites-vous, & le plaiſir *ſpirituel*.

REPONSE. Si vous apellez toutes les façons d'être de l'Ame de *pures intellections*, je vous accorde que les ſens nous cauſent de pures intellections. Mais prenez garde auſſi que vous ſerez obligé d'avoüer par la même raiſon que les idées qui accompagnent les images du cerveau, ſont encore des idées de pure intellec-

tion, parceque ce sont des façons d'être de l'Ame & que toutes les façons d'être de l'Ame qu'elles qu'elles soient, sont aussi spirituelles les unes que les autres: c'est à dire, qu'elles sont toutes également de la nature de l'Ame qu'elle que soit cette nature que l'on ne connoît pas encore.

Si vous apellez donc toutes les connoissances qui sont terminées par des façons d'être de nôtre ame, *intellections pures*; je vous dis que nous n'avons suivant cette pensée qu'une seule maniere de connoître, & que soit par les sens ou par l'imagination, nous ne connoissons autre chose immediatement & par nos premieres conceptions, que ces seules façons d'être de nôtre Ame.

En second lieu vous remarquez que c'est proprement le sens qui dõne *ces connoissances intellectuelles* II.

Il est vray que cela nous vient du moins à l'occasion des changemens que les objets produisent en REPONSE.

nous par le moyen des organes de nos sens, mais ou je ne trouve icy qu'une equivoque sur le mot de *sens*, ou cette reflection se reduit à celle qui la suit.

III. En troisiéme lieu vous assurez qu'il faut attribuer au corps un
Pag.99. *vray pouvoir d'agir sur notre ame, & de luy donner toute sorte de pensées ou idées.*

Cela est admirable, MONSIEUR, vous soûtenez en d'autres endroits que Dieu est l'unique moteur & que les corps n'ont pas même le pouvoir de se produire du mouvement les uns aux autres, & vous reconnoissiez *cependant un vray pouvoir dans un corps d'agir sur une Ame, & de luy donner des idées qui sont toutes également immate-*
Metaph. réponse aux cinq object. *rielles*! Vous êtes en partie d'acord sur ce point avec Monsieur Descartes. Mais vôtre proposition est plus generale que la sienne. Il veut seulement que quelques idées nous viennent des objets exterieurs & vous voulez qu'elles en viennent toutes

toutes *ſans exception*, *parceque l'ame ne les fait pas, mais qu'elle les recoit*, dites-vous. Page 99.

RE'PONSE.

Si cela ne tend à conclure autre choſe, ſinon que l'entendement eſt *une puiſſance purement paſſive*, je n'y repugne pas. Mais de ſçavoir ſi c'eſt Dieu qui produit des idées dans l'ame à l'occaſion des mouvemens qui ſont dans le cerveau, ou ſi ces mouvemens produiſent veritablement ces idées: c'eſt ce que je ne dois pas entreprendre de decider icy. Je laiſſe aux Carteſiens à défendre Monſieur Deſcartes ſur ce ſujet. Il me ſemble cependant qu'on ne decidera jamais bien cette queſtion ſi on ne connoît auparavant l'eſſence de l'Ame & celle de la matiere.

IV.

En quatriéme lieu vous vous plaignez d'une *equivoque qui a trompé*, dites-vous, *les Academiciens & une infinité d'autres avec eux qui ont apellé objet du ſens ou du ſentiment la choſe exterieure qui agiſt ſur nous*. Au lieu qu'il de- Pag. 100.

voient reconnoître que *c'est l'homme qui est l'objet de son propre sentiment.*

REPONSE. Cette reflection est judicieuse, MONSIEUR, mais prenez garde que les Academiciens l'ont faites il y a long-temps. Bien loin qu'ils se soient laissez tromper par cette équivoque, au contraire, ils se plaignoient que les Dogmatistes tomboient dans l'erreur que vous reprenez, Cependant, permettez-moy de vous dire que vous y tombez vous même, comme nous l'allons voir sur vôtre sixiéme reflection.

V. Page 102 Cinquiémement, vous soûtenez que l'erreur de prendre les choses exterieurieures pour objets de nos sens à fait *tirer cette fascheuse consequence, qui est que l'homme ne se connoist pas, & ne sçait ce qu'il est.*

REPONSE. Quand même on reconnoîtroit que l'homme ne connoît par les sens que les differentes

façons d'ètre dont il est capable ; cela ne suffiroit pas pour connoître l'essence de l'ame & la nature de l'homme : encore moins pour juger de l'essence de la matiere. Cela ne serviroit que pour entrer dans les sentimens des Academiciens en refusant les sens pour juges de la verité des choses qui sont hors de nous !

En sixiéme lieu, vous soûtenez que *les choses exterieures sont quelquefois le vray objet des sens, & qu'on les connoit clairement par leur moyen :* Or ces choses exterieures que les sens nous font connoître sont des figures, dites-vous, des mouvemens & de l'étenduë. VI. Pag. 102

Cela retourne à la *septiéme supposition* dont nous parlerons en son lieu. Vous voulez cependant que l'objet de ces sortes de sensations ne soit pas l'homme, mais que ce soient des choses materielles hors de l'homme ! & cela, c'est aprocher d'avan- RE'PONSE.

tage que les Academiciens, de l'erreur que vous remarquez dans vôtre quatriéme reflection.

VII. Pag. 102. Enfin, la septiéme chose que vous remarquez est que *toutes les connoissances ou idées que nous donnent les sens sont absolument immaterielles, d'autant*, adjoûtez-vous, *qu'il n'y en a point d'autres.*

RE'PONSE. Je vous accorde cecy, mais le mot *immateriel* est joint à une idée tres-obscure, & nous ne sçaurons pas bien ce que c'est que d'estre *immateriel*, qu'apres que nous aurons connu l'essence de l'ame, & celle de la matiere.

Voyez ce qu'on peut dire des idées quãd on cherche la Verité, Art. X. *Resp. à la Recherc.*

Nous pouvons cependant asseurer sans craindre de nous tromper, que toutes nos idées sont de la nature de nôtre ame comme les façons d'estre sont de la nature des sujets ausquels elles appartiennent.

De plus, nous pouvons encore dire que nous n'avons qu'une seule maniere de connoître que l'on apelle *Sens*, lors qu'effectivement les objets agissent sur nous.

Qu'on apelle *Imagination* lors que les images produites en nôtre cerveau par les objets exterieurs subsistent, & que nous connoissons ces images en l'absence de ces objets.

Voyez la resp. à la Recherc. sur les traces de la memoire.

Et qu'on apelle *Intellection*, lors que les traces qui sont dans nôtre cerveau, sont trop foibles, trop confuses, ou trop changeantes pour composer ce qu'on apelle communement des *Images*, & pour estre jointes à des idées fixes & déterminées.

SUR LA CINQUIE'ME SUPPOSITION.

Des idées qui representent ce qui est hors de nous.

IL est aisé de dissiper ce nuage, c'est ainsi que vous parlez de l'opinion de l'Autheur de la *Recherche* & de la mienne dans un endroit où vous croyez *que nous vous dressons des pieges*. Il est donc *aisé*, dites-vous, *de dissiper ce nuage en rapellant les gens à la bonne foy & à l'experience qui nous fait sentir que nous pensons directement immediatement & veritablement aux choses ausquelles nous pensons, & qu'on ne s'amuse presque jamais à penser à ses pensées ou à ses idées.*

RE'PONSE. *Quasi nemo erret invi-* Croyez-vous, MONSIEUR, qu'on ne se trompe jamais de bonne foy ? & qu'est-ce que l'experience nous fait connoître d'avantage que de certains effets qui

sont produits en nous par des objets exterieurs & inconnus ou du moins que nous ne devons regarder par cette seule veüe, comme vous le reconnoissez fort bien en un autre endroit, que *sous la notion tres-vague & tres-confuse de quelque chose qui agit sur nous.*

tus aut quisquam omnino erret nisi invitus. S. Aug.

Pag. 101.

EXEMPLE.

Reduisez à la bonne foy ceux qui croyent qu'il y a de la chaleur dans le feu, de la lumiere dans le Soleil, & des couleurs sur un tableau, que vous diront-ils, sinon qu'ils croyent de bonne foy que toutes ces choses sont hors d'eux telles qu'ils pensent les connoître par leur propre experience.

OBJECTION ET RE'PONSE.

On ne s'amuse, & on ne s'avise presque jamais à penser à ses idées! Mais ne sçavez-vous pas, MONSIEUR, qu'on prend souvent ses idées pour des objets réels? c'est en cela qu'on se trompe: on pen-

se connoître des objets exterieurs,
pag. 105. & l'on ne connoît que des idées.

REFLECTION. Au reste je ne sçay pourquoy vous méprisez la distinction des idées, que l'Autheur de la *Recherche* aporte dans cét endroit. Il me semble que cette distinction est de consequence, & tout le mal que j'y trouve : c'est qu'elle est seulement supposée. Il faudroit la bien établir, & faire connoître évidemment que nôtre ame est capable d'avoir des idées qui luy representent non pas seulement *l'existence*, ou si vous voulez, la *nature* & *l'estre veritable* des choses, qui sont hors de nous. Cependant, c'est ce que personne n'a encore fait, du moins si nous en jugeons par les écrits que les Philosophes nous ont laissez.

SUR LA SIXIE'ME SUPPOSITION.

Des idées qui representent sans estre semblables.

JE ne m'étonne pas, MONSIEUR, que vous fassiez connoître que ce chapitre vous a donné plus de peine qu'aucun autre de la Critique.. Vous nommez les reflections que l'on y fait, *Embarras*. Vous avez raison, MONSIEUR, c'est un embarras pour les Dogmatistes, & je m'assure qu'on leur donne une gehenne assez grande lors qu'on les oblige d'expliquer le raport qu'ont nos idées avec les choses qu'elles representent.

Il s'agit icy de ce qu'il y a de plus importãt à resoudre pour la decouverte de la verité, la similitude des idées à l'égard de leurs objets n'étant que la verité même.

Mais s'ils sçavoient un peu se tirer de cét embarras d'une maniere plus adroite qu'ils ne font, il y auroit sujet de les en loüier. Cependant, au lieu d'aporter

de la lumiere sur des difficultez qu'ils devroient débroüiller, ils nous jettent de la poussiere aux yeux, & se vont cacher dans les plus épaisses tenebres que l'Ecole ait jamais pû souffrir.

C'est une chose surprenante qu'on se soit payé de cette distinction que vous aportez, & qu'on ait crû se mettre à couvert de toutes les difficultez qui sont proprement essentielles à la Recherche de la Verité, en disant que nos idées sont semblables aux choses qu'elles representent, non pas d'une maniere *réelle* ny *entitative* pour me servir des propres termes de cette distinction, mais d'une maniere *intentionelle*, ou si vous voulez, ne rougissons point de parler à la mode de l'école, nos idées sont semblables aux choses qui sont hors de nous, *representativè*, & non pas *objectivè*.

RE'PONSE. Que feriez-vous si on ne vou-

doit pas recevoir ces termes, à cause de leur obscurité? vous tâcheriez à ce que je crois de les expliquer. Mais d'abord que vous ouvrez les yeux pour voir ce qu'ils renferment sous le peu d'apparence qu'ils ont, vous trouvez que toute leur force se reduit à rien, & que leur éclat s'évanoüit.

Que veut dire cela, nos idées sont semblables *intentionellement* ou *representativement*, sinon qu'elles sont *semblables* autant qu'il faut qu'elles soient *semblables* pour *representer*? & c'est cela justement qui est en question. Il faut sçavoir en quoy consiste la similitude des idées à l'égard de ce qu'elles representent, & quand on dit que cette similitude est *intentionelle* ou *representative*, on ne fait que repeter l'état de la question d'une maniere un peu plus embarrassée, & sous un mot barbare. Ainsi lors que l'on pense avoir

quelque chose de solide, on ne trouve qu'un terme creux qui n'est p capable de nous satisfaire.

Cependant, comme je crois que vous aimez autant qu'un autre à recevoir un contentement raisonnable, je suis bien aise de voir si nous pourrons tirer quelque avantage de ce qu'on aporte pour authoriser cette distinction.

Pag. 118. C'est dé-ja une chose inutile de faire une induction comme on la fait, en proposant les idées de Dieu ! car nous ne sçavons pas mieux comment Dieu connoît la matiere que nous sçavons comment nous la connoissons nous-même.

Il ne sert encore de rien de reduire les gens à la bonne foy à l'égard des choses materielles que l'on croit connoître. Outre que c'est une petition de principe, & que l'on retourne par là à l'état de la question, on a

on à dé-ja remarqué icy qu'il n'est pas impossible qu'on se trompe de bonne foy, & peut-être que ceux qui croyent connoître des choses materielles, ne connoissent apres tout que des façons d'être tres-spirituelles, c'est à dire peut-être qu'ils ne connoissent que leurs propres idées.

Il ne sert donc de rien de nous proposer l'experience, parce qu'on est encore à sçavoir ce que nous connoissons veritablement par l'experience, & il n'est pas moins inutile de nous demander ce que nous en croyons de bonne foy, car il ne s'agit pas de ce que nous en croyons, mais de ce qu'il en faut croire.

En second lieu, voyons s'il est possible de trouver aucune representation immediate & veritable, sans qu'il y ait de la *ressemblance* : & prenons garde de prendre pour exemple la re- *Voyez la Critiq. pag. 58.*

presentation des idées, car c'est ce qui fait l'état de la question. Ne nous embarassons pas non plus dans les équivoques
pag. 58. dont on a parlé dans la Critique.

pag. 19. Vous proposez les tableaux; & vous dites, *s'il n'y avoit aucune ressemblance entre la plâte peinture & le relief qu'elle represente, entre la description d'une bataille que l'on fait par écrit ou de vive voix, & la bataille même; l'une ne pourroit point servir à representer l'autre, & neanmoins, qu'y à-t-il de plus dissamblable que la nature de ces choses?*

EXAMEN. *des Exemples proposez.*

Pour ce qui est de la *bataille par écrit ou de vive voix*, c'est une exemple que j'exclus, parce qu'il doit être raporté aux idées qui font l'état de la question; & l'on en doit juger conformement aux loix des signes que l'on a assez remarquées dans la Critique & dans la Réponse.

Critiq. pag 59. Respons. pag. 58.

Il faut donc voir si les tableaux ou les portraits peuvent representer sans ressemblance *entitative* ? suivant vôtre distinction, c'est à dire sans qu'il y ait quelque chose dans leur être de *semblable* aux objets qu'ils representent.

Lors que nous disons qu'un tableau represente Cesar, ce n'est pas en ce que ce tableau nous fait connoître ou l'esprit ou les parties interieures du corps, ou les mouvemens de ce Prince : & si nous en connoissons plus que le tableau ne nous en montre, cela vient de ce que plusieurs idées que nous avons receuës d'ailleurs s'excitent & se réveillent les unes les autres, parce qu'elles sont jointes & unies ensemble par le moyen des traces qui les accompagnent, mais à la verité, ce tableau ne nous represente proprement & *immediatement* que l'apparence exterieure de Cesar, c'est à

Voyez la resp. à la Recherc. touchant les traces du Cerveau p. 63.

dire, sa figure & sa couleur.

Or, comment est-ce que ce tableau representeroit la figure exterieure de ce Prince s'il n'y avoit une veritable figure exprimée & tracée sur la toile qui en soûtient les couleurs; & tout l'art du Peintre ne consiste-t-il pas à faire que cette figure soit semblable à celle de l'Original?

On sçait bien que cette figure ne sera jamais si semblable à celle de l'Original que si c'estoit un relief, aussi elle ne represente pas si parfaitement la figure de Cesar qu'une statuë la pourroit representer, mais en cela, vous voyez que plus il y a de ressemblance, plus il y a aussi de representation.

La figure de ce tableau n'est-elle pas aussi *réelle & entitative* que la figure de Cesar, & pourriez-vous, MONSIEUR, concevoir des tableaux sans figure & sans estenduë? pour moy je vous avouë que je ne conçois

pas qu'aucunes ressemblances puisse jamais subsister, que dans l'être de quelque chose. Nommez les ressemblances *representatives* ou *intentionelles*, ou tout ce qu'il vous plaira, cela ne fait pas qu'elles ne soient attachées à quelque sorte de substance, & que par consequent elles ne soient réelles comme toutes les autres façons d'être, car le neant ne sçauroit ressembler à quoy que ce soit.

Les tableaux ne nous montrent donc que des êtres qui ont de la *ressemblance*, & qui representent des figures exterieures, parce qu'ils ont des figures réelles qui sont semblables à celles qu'ils nous representent, & par consequent cette exemple que vous apportez ne decide rien en vôtre faveur, pour ne pas dire qu'il est plûtost contre vous.

SUR LA SEPTIE'ME SUPPOSITION.

Que nous connoiſſons par les ſens qu'il y a de l'étenduë hors de nous.

VOus tâchez de prouver icy que les ſens nous font connoître qu'il y a de l'étenduë hors de nous, en vous apuyant ſur vôtre grand principe, & vous pretendez qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'erreur nos premieres conceptions ſans tomber dans la neceſſité de rejetter cette tromperie ſur l'Auteur de la nature.

RE'PONSE. Mais pourquoy conclure que Dieu ſeroit un trompeur ſi nos ſens ne nous feſoient pas connoître qu'il y a de l'étendüe hors de nous, il faudroit donc conclure la même choſe à raiſon de la couleur, de la chaleur, de la

lumiere, &c. & neanmoins vous ne voulez pas conclure que Dieu nous trompe touchant toutes les qualitez qu'on apelle sensibles, quoy que jamais les sens ne manquent de nous tromper, ou de nous donner occasion de nous tromper touchant toutes ces qualitez. Pourquoy aurions-nous donc plus de droit de tirer cette méchante consequence à cause des figures qu'à cause des couleurs.

D'ailleurs, ne pouvons-nous pas douter si Dieu ne nous a donné les sens que pour juger de ce que les objets exterieurs peuvent produire en nous, & non pas pour sçavoir ce qu'ils sont en eux-mêmes? si nous en jugeons donc temerairement, nôtre erreur ne vient que de nous, & nous tombons dans le défaut de cét homme que vous condamnez qui juge qu'un bâton qui est dans l'eau est courbé, & qui se trompe en jugeant sur cette simple apparence.

Je ne sçay si Monsieur Rohault auroit voulu souscrire à l'explication que vous aportez de sa réponse touchant l'objection dont on parle dans ce Chapitre, car cette explication ne touche pas le fond de la question.

Vous dites seulement que les differents points dont il parle, sont les points des organes de nôtre cerveau. Je vous réponds qu'il ne s'agit pas de ces organes, il n'est pas difficile de concevoir que ces organes soient frapez en differends points, puis qu'ils ne sont pas moins estendus, ny moins materiels que les objets. Ce ne sont pas non plus ces organes qui sentent, c'est l'ame qui sent, posé le Systeme de Monsieur Descartes, & il est question de sçavoir comment nôtre ame aperçoit les étenduës & les figures qui sont gravées dans les organes de nôtre cerveau.

Voyez, MONSIEUR, si vous

avez quelque explication nouvelle à donner pour faire comprendre comment nostre ame juge de la grandeur d'un objet étendu; mais prenez garde qu'il faut faire connoistre aussi bien comment nostre ame aperçoit les petites figures qui sont peintes & gravées dans les organes de nostre cerveau que les grandes figures *que nous pouvons toucher des deux mains.*

Je puis dire cependant que Monsieur Rohault ne manquoit point d'adresse pour s'esloigner des questions qu'il voyoit qu'on ne pouvoit pas facilement decider, mais il ne manquoit point de bonne foy pour avoüer sincerement qu'il ne sçavoit pas ce qu'il pouvoit ignorer, avec le reste des hommes. J'ay bien peur que cette difficulté ne soit jointe à ce qu'il y a de moins facile à resoudre touchant l'union du corps & de l'ame. Pag. 132.

Avec tout cela je ne sçais pas REFLECTION.

pourquoy l'on pretend que les deux mains d'un Aveugle qui croit toucher un corps étendu, sont plus sçavantes que nos yeux qui nous font voir des couleurs estenduës & figurées! Vous reconnoissez que ces couleurs sont en nous! mais la figure de ces couleurs, l'estenduë de ces couleurs où est-t'elle? sinon dans l'endroit où sont ces couleurs? & puisque ces couleurs sont en nostre ame seulement, & non pas même dans les organes de nostre cerveau; Je vous laisse à faire connoistre comment elles y peuvent estre sans leur estenduë & sans leurs figures: en un mot sans toutes les mesures & toutes les proportions que nous y apercevons en jettant les yeux sur un tableau; par exemple, ou si vous voulez en recevoir l'apparence d'un Arc-en-Ciel, dont la figure & la couleur ne sont qu'imaginaires, mais pour l'explication que vous donnez à la Ré-

Voyez l'examẽ du grãd prĩcipe, nõbre 11.

ponse de Monsieur Rohault, vous me permettrez de vous dire qu'elle ne resout point du tout la difficulté.

Il reste donc encore à sçavoir comment nôtre ame, que l'on suppose être sans étenduë, juge des étenduës & des figures qui sont imprimées dans les organes de nôtre cerveau, & si on ne resoud cette difficulté, il ne faut pas s'imaginer que l'on decouvre jamais la verité des choses qui sont hors de nous.

SUR LA PREMIERE ASSERTION.

Des jugemens de la volonté.

JE crois avoir assez répondu sur cét article à l'Autheur de la *Recherche* : & je diray seulement icy deux mots touchant ce que vous y remarquez de particulier.

I. Vous supposez que le consentement aux veritez évidentes est une action de l'ame, & vous concluez que cette action ne peut estre que de la volonté, parce que l'ame n'a point d'autre faculté pour agir, que la volonté.

Pag. 146.

RE'PONSE. Je vous réponds que ce consentement est une *Passion* & non pas une action. Je n'entends pas icy par le mot de *Passion*, une émotion du sang par la force ou l'agitation des esprits animaux, dont il naît une disposition de l'ame

l'ame, qui vient premierement des affections du cœur. Je prends le mot *Passion* fort generalement, c'est à dire, pour ce que l'on oppose à ce que l'on entend par cét autre mot *Action*, qui est le correlatif de ce premier. Or le consentement dont nous parlons, estant une passion, ou une perception, il ne doit pas estre rapporté à la volonté.

Les exemples que vous proposez confirment plûtost mon sentiment qu'ils ne le détruisent.

II.

EXAMEN *des Exẽples proposez.*

Lors qu'un homme consent qu'on luy coupe une jambe cassée, je veux vous accorder que ce consentement est volontaire: mais si on la luy coupe malgré luy, & qu'il soit necessaire qu'on le contraigne pour cette operaration, en ce cas je vous demande s'il y a quelque chose en cela qu'on doive apeller volontaire à l'égard de cét homme.

L'amour des bien-heureux est

volontaire quoy qu'il ne soit pas libre, Mais cette comparaison n'est pas juste, il est impossible que les bien-heureux ne veüillent point aimer Dieu, & il se peut que des hommes ne veüillent point consentir à des choses qui leurs sont évidentes, quoy que l'évidence les emporte malgré eux. De plus, l'amour des bien-heureux est une action & le consentement aux veritez évidentes est une passion.

La balance dont vous parlez doit estre entierement indifferente à se pancher à droite ou à gauche, autrement elle ne seroit pas bonne; elle ne doit rien adjoûter à sa détermination d'un côté ou d'autre, & si elle estoit capable d'entendement & de volonté, le panchement qui luy pourroit arriver ne devroit point estre attribué à sa volonté, mais seulement au poids qui la détermineroit, puis qu'elle devroit

estre parfaitement indifferente à suivre l'impression de ce poids ou celle d'un autre : Ainsi, ou cette balance ne vaut rien, ou si elle est bonne elle me fait justice.

Vous remarquez deux choses que vous me faites improuver dans la *Recherche*. III. pag. 151.

Sur la premiere, je diray qu'effectivement il est bon de ne point trop particulariser sur les fonctions de l'entendement & sur celles de la volonté. Car apres tout, on trouvera peut-estre à la fin que ces deux facultez ne sont qu'une même chose dans le fond. Il faut cependant bien distinguer le consentement primitif & immediat que nous donnons aux veritez évidentes d'un certain acquiéssement qui est une suite de ce consentement. Resp. à la Recherc. Pag. 115. Critiq. Page 86.

Sur la seconde, je réponds que ce n'est pas un bon moyen pour juger de la certitude & de l'évidence de nos connoissances,

que de nous en remettre à ce que nous pensions avoir connu tous les raports qu'il faut considerer dans leurs objets, ces raports estant infinis, & ne pouvant jamais estre pleinement assûrez si nous les avons tous connus.

REFLECTION. Je vous prie de remarquer qu'on ne s'exempte pas de cette difficulté en disant qu'on se contente de *concevoir tous les raports qui concernent la question que l'on veut decider.* Car on n'est pas asseuré si les moindres choses dont on forme une question, n'ont point d'autres raports que ceux qu'on a considerez: On avouë même dans la *Recherche*, que *les moindres choses ont une infinité de raports, & qu'il faut un esprit infiny pour les comprendre.*

Nous avons donc besoin d'un autre moyen de juger de la certitude de nos connoissances; celuy que vous aportez n'ayant point de bornes fixes, & cette regle n'étant apres tout qu'une regle sans regle.

SUR LA SECONDE ASSERTION.

De la regle generale pour les Sciences.

JE ne méprise point la regle dont vous parlez, parce qu'elle n'est point nouvelle : mais parce qu'elle est conceuë d'une maniere qui enferme les difficultez que l'on a remarquées dans la Critique. *Pag. 96.*

Je me suis encore assez expliqué sur ce point dans ma Réponse à la Recherche. *Pag. 117.*

En un mot, cette regle suppose que nous ayons droit de juger des choses par nos idées, ce que nous n'aurons au plus qu'apres avoir bien conceu ce qui concerne la representation des idées : & pour cela, il faudra se servir d'une autre regle qui est le *Criterium* que l'on cherche.

SUR LA TROISIE'ME ASSERTION.

Des Vray-semblances.

Resp. à la Recherc. Art. 30 TOut ce que vous dites, MONSIEUR, des vray-semblances ne conclut autre chose sinon qu'on peut avoir par leur moyen quelque certitude morale, qui suffit pour l'action : mais comme il s'agit d'une science purement speculative, il ne suffit pas d'avoir de la certitude, il est encore necessaire qu'on trouve de l'evidence : ce que l'on ne fera jamais par les seules vray-semblances.

SUR LA QUATRIE'ME ASSERTION.

Des jugemens des sens.

Pag. 165. VOus m'attribuez icy un *dessein secret* que je n'ay ja-

mais eu, & dont je me suis peut-estre plus éloigné que vous-même. Mais puisque ce dessein est *secret*, qui vous l'a revelé, MONSIEUR? Car enfin, permettez que je me pleigne un peu, quoy qu'à regret, de vôtre Critique. Vous croyez qu'on a beaucoup d inclination à faire passer l'ame pour corporelle, & je n'examine pas tout ce que cette pensée vous peut mettre dans l'esprit. Mais je m'estonne que vous entrepreniez de penetrer des secrets qui ne sont connus que de Dieu seul. Ce que vous en dites cependant, ne laisse pas de faire impression sur ceux qui sont naturellement portez à croire le mal. Cela n'est pas juste, MONSIEUR, il faut considerer que l'on a d'autres veuës que celles que vous avez, & qu'il ne vous est pas permis de conclure à vôtre mode tout ce que vous voulez des principes de vos adversaires. Abstenez-vous donc de tirer des con-

pag. 165.

ſequences que vous n'avez pas droit de tirer, & ne vous engagez pas dans un jugement qui va un peu plus loin que vos *premieres conceptions.*

REPONSE. Mais ce n'eſt pas de la nature de l'ame dont il s'agit dans ce Chapitre, & ce que vous remarquez enſuite eſt plûtoſt contre l'Autheur de la *Recherche* que contre moy. Il me ſemble neanmoins qu'il a raiſon de dire *que toutes nos Senſations enferment un faux jugement:* car toutes nos ſenſations nous font attribuer hors de nous ce qui eſt en nous-même.

Si vous ne voulez pas que ces ſenſations enferment des jugemens entierement faux, avoüez du moins qu'elles enferment des jugemens precipitez, c'eſt à dire des prejugez qui ne ſont vrais, lors qu'ils le ſont que par hazard.

Vous n'entrez pas avec tout cela dans le fond de la queſtion,

& ce Chapitre n'est que pour faire voir qu'on ne prouve pas bien les erreurs des sens : jusques-là qu'on pourroit dire que ceux qui pretendent que la découverte de ces erreurs est une production de leur Philosophie ne paroissent pas fort bien entrer eux-mêmes dans cette découverte.

REFLECTION.

En effet, si quelque Peripatetitien vouloit soûtenir contre un Cartesien qu'il y a des couleurs sur un tableau, on auroit bien de la peine à le convaincre ; sur tout s'il empruntoit du secours des Academiciens. Car quoy qu'on puisse bien faire accorder que lors que nous voyons des couleurs il y a des couleurs produites en nôtre ame, comme on ne doit pas conclure qu'il y ait aussi des couleurs dans les objets qui les produisent, on ne doit pas non plus asseurer qu'il n'y en ait point dans ces mêmes objets.

EXEMPLE. Qu'un homme estant dans les tenebres vienne à donner de la teste contre quelque corps, ce choc luy produira de la douleur : or doit-il conclure que ce *je ne sçais quoy* contre lequel il s'est heurté n'ait point receu de la douleur dans ce même choc, il semble qu'il ne le doive pas faire: car il pourroit s'estre heurté contre la teste d'un homme, par exemple, & cét homme auroit le même raisonnement à faire à son égard ! doit-il donc conclure que le corps contre lequel il a donné de la teste ait receu de la douleur en même-tems que luy? il semble qu'il ne le doive pas conclure non plus, car il pourroit avoir rencontré une porte, un mur, ou quelqu'autre chose que l'on juge incapable de douleur.

OBJECTION ET RE'PONSE. Mais les couleurs sont *spirituelles*, direz-vous, ce sont des façons d'estres qui ne sçauroient convenir aux substances materielles!

De se fonder sur cette pensée, c'est s'engager dans un prejugé pour en éviter un autre : car comme nous ne connoissons pas évidemment l'essence de la matiere, nous ne pouvons pas sçavoir quelles façons d'estre luy peuvent ou ne luy peuvent pas convenir.

Enfin, la plus raisonnable situation où l'on peut estre à l'égard des jugemens des sens, est de croire qu'ils ne nous font connoître que ce qui resulte en nous par l'action des choses exterieures, & non pas ce que ces choses sont en elles-mêmes.

SUR LA CINQUIE'ME ASSERTION.

Des Estres qui ne sont ni Corps ni Esprits.

VOus croyez que j'aurois dû m'étendre dans la Critique un peu plus sur le Chapitre pre-

cedent que je n'ay fait. Mais la maniere de Philosopher des Academiciens, ne permet pas de s'engager à de pareilles decisions que celles que vous soûhaitez, & la même raison qui m'a obligé d'avancer fort peu de choses sur le Chapitre precedent, m'oblige encore icy de m'abstenir de juger de ce que vous dites contre les sentimens de l'Autheur de la *Recherche*.

Il faut avoüer, MONSIEUR, que les remarques que vous faites à l'occasion des trois derniers Chapitres de la Critique, peuvent passer pour aussi judicieuses & aussi importantes que quelques autres que les Dogmatistes ayent jamais fait. C'est à l'Autheur de la *Recherche* à vous répondre sur ces derniers Chapitres, puis que vous ne parlez que contre ses sentimens & que vous n'improuvez pas les raisonnemens de la Critique sur ces trois derniers Chapitres.

Mais

Mais comme vous témoignez encore icy que vous croyez que j'aurois dû examiner toutes les choses que vous examinez : je vous déclare que je ne l'ay point fait par la raison que je viens de toucher, & parce que d'ailleurs pour vous dire franchement ce que j'en pense, l'Autheur de la *Recherche* ne me semble témoigner autre chose sur ces conclusions qu'une penetration d'esprit qui le fait entrer dans des reflexions qui sentent plûtost l'Academicien que le Dogmatiste. Je ne sçais s'il prend garde que lors qu'il dit qu'on *ne doit pas juger qu'il n'y ait que des corps & des esprits*, il se jette dans un doute des plus puissans qui ayent arresté les Academiciens & les Pyrrhonniens. RE'PONSE.

Si j'ay pourtant desaprouvé ce doute c'est parce qu'il le rend un peu trop absolu, & qu'il ne le regarde pas comme un doute que l'on puisse jamais surmonter.

SUR LA SIXIE'ME ASSERTION.

De l'essence de l'Ame & de celle de la Matiere.

JE ne toucheray point ce que vous dites sur cette Assertion contre les sentimens de l'Autheur de la *Recherche*, seulement je feray quelques remarques sur la connoissance que vous croyez avoir de la nature de l'ame. *pag.* 186.

RE'PONSE. Ce que vous dites sur ce point ne conclud autre chose, sinon que nous connoissons quelques façons d'estre que nous pouvons attribuer à cette substance que nous apellons nôtre ame. Mais nous ne sçavons pas si ces façons d'estre ne peuvent pas convenir aussi à la substance, ou pour mieux dire à ce *je ne sçay quoy* que nous apellons *corps* ou *matiere*.

Il ne faut pas se mettre dans l'esprit que nous ne sçaurions connoître aucune façon d'estre sans en connoître en même temps le sujet : car nous pouvons douter si ce que nous apellons une façon d'estre n'est point une substance, & lors que nous sommes incertains si ce que nous connoissons est une substance ou une façon d'estre, alors nous concevons cette chose d'une maniere absoluë, au lieu que si nous la concevions relativement, il faudroit asseurement luy donner un terme, & ce terme nous devroit estre connu : J'en aporte un exemple. REFLECTION.

Nous ne sçaurions concevoir un fils comme fils que par raport à un pere : mais nous pouvons concevoir un homme qui est fils, sans le raporter à aucun pere. Ainsi quelques-uns conçoivent l'estenduë sans reconnoître si c'est une substance ou une façon d'estre, & ce sont EXEMPLE.

peut-estre ceux qui sont incertains de l'essence de la matiere. D'autres conçoivent l'étendüe comme une façon d'estre, témoin Regius : & dautres, aussi se la representent comme une substance, & ces derniers sont les Cartesiens. De sçavoir qui a le mieux conceu de ces Philosophes, c'est ce que la simple vüe ne decidera point d'abord, parce qu'elle est differente suivant ces esprits.

Chacun pense mieux voir que les autres.

Mõsieur Descartes le soûtiët dans sa réponse à Monsieur Gassendi.

Je diray donc que les façons d'estre nous paroissent des *substances* jusques à ce que nous en ayons découvert le sujet par quelque lumiere nouvelle qui nous vienne dans le cours de nos études, & cela parce que des façons d'estre peuvent servir de sujets à d'autres façons d'estre qui nous les font regarder selon ce raport comme des substances : Ainsi Regius veut que la figure soit une façon d'estre de l'étendüe, & que l'étendüe

ſoit une façon d'eſtre de la matiere.

SUR LA SEPTIE'ME ASSERTION.

Que nous voyons toutes choſes en Dieu.

CEtte propoſition, nous voyons toutes choſes en Dieu pour eſtre vraye, ſi nous la prenons à la lettre : car nous ſommes en Dieu, nous qui voyons, & les choſes que nous voyons ſont encore en Dieu : car cét eſtre immenſe contient tous les eſtres. Mais nous ne devons pas conclure de là, que nous connoiſſons ſans idées les choſes qui ſont hors de nous, & l'on doit encore moins ſe figurer que cette penſée que vous apellez myſtique, puiſſe reſoudre les difficultez qui ſont eſſentielles à la Recherche de la Verité.



VOus voyez, MONSIEUR, ce que j'ay crû devoir vous répondre en faveur de la Critique. Permettez-moy à cette heure de vous dire mon sentiment de la maniere dont vous croyez *découvrir le chemin qui conduit aux connoissances solides.*

EXAMEN DU GRAND *principe de la Critique, à laquelle on répond.*

NOus entrons dans la discussion de vôtre grand principe, MONSIEUR, c'est à vous de le deffendre, & de le bien établir. Si vous en venez à bout, vous nous mettrez en possession de la verité, & toutes nos études apres cela ne devront plus être qu'à bien exprimer par nos parolles, ce que nous concevrons dans toute l'évidence, & dans toute la justesse que nous pouvons soûhaiter.

Ce principe est celuy des Cartesiens. Voyez Descartes metaph. Meditations & ailleurs.

Mais si ce principe n'est qu'un fondement mal assuré, dont la foiblesse ne nous permet pas de nous élever au dessus de l'état où nous sommes naturellement parmy les tenebres de nos doutes,

& la confusion de nos prejugez; prenez garde de tomber dans *le plus profond de tous les abismes :* car ce fondement venant à manquer, *toute la certitude que noûs avons de la realité*, dites-vous, *& de l'existence des choses qui sont hors de nous, seroit renversée.*

R'asseurez-vous, MONSIEUR, & ne craignez pas de tomber dans un abisme pareil à celuy que vous apprehendez, pourvû que vous vous rangiez aupres des Academiciens vous êtes en sureté, il faudra seulement que vous entriez dans ce doute raisonnable
pag. 55. que vous avez aprouvé.

Voicy donc ce grand principe qui fait toute vôtre assurance, & c'est en cette maniere que vous croyez *m'ouvrir les yeux*. Vous me dites que *si je veux découvrir une source inépuisable de ve-*
pag. 56. *ritez, il faut que je m'accoûtume à faire la difference qu'il y a entre ls Notions & les Assertions,...*

entre ce qu'on apelle dans l'Ecole la premiere operation de l'esprit & les deux autres.

Comme tout le monde, adjoûtez vous, *est d'accord que cette premiere operation de l'esprit, c'est à dire, la conception simple, est toûjours vraye & conforme à son objet, &c. Ie dois vous arrester icy sur une chose si triviale, mais qui est si solide & si vaste, que vous aurez sujet de vous estonner apres y avoir fait reflection de la foiblesse de vos Academiciens, qui n'ont pour raisons que de purs prejugez.*

Vous continuez en ces termes: *Croyriez-vous*, MONSIEUR, *que tant s'en faut que nous n'ayons que peu ou point de connoissances claires & indubitables, qu'il est vray sans exception ni limitation*, remarquons ces mots, *que toutes nos connoissances le sont tres-certainement* Vous expliquez encore des paroles si determinatives & si expressives, *c'est à dire*,

Sans exception ni limitation.

adjoûtez-vous, *que toutes les choses ausquelles nous pensons, & dont nous parlons, existent réellement hors de l'entendement, & qu'elles sont telles en elles-mêmes qu'on les connoist, pourvû qu'on en demeure à la conception simple.*

Vous en aportez en suite des exemples, en proposant les *Corps*, les *Esprits*, *Dieu même*, des *mouvemens*, des *machines*, des *Palais enchantez*, &c. & vous concluez *que tous ceux qui pensent à ces choses doivent estre aussi asseurez que tout cela est hors de l'entendement, qu'ils sont assurez qu'ils y pensent ou qu'ils en parlent.*

J'ay peur que ce grand principe ne cache quelque équivoque, & peut-estre qu'une petite distinction renversera ce Colosse qui fait toute la force de vôtre Systême.

Voyons donc s'il vous plaist, MONSIEUR, ce que nous di-

rons de cette ſeule :rité qui, ſelon vous, *détruit le Pyrrhoniſme, & met à bout tout ce qu'il y a d'Academiciens dans le monde.* pag. 58.

I. RE'PONSE.

Premierement, je vous réponds qu'il eſt incertain ſi nous avons aucune idée ou aucune conception parfaitement ſimple, ce qui n'enferme aucun jugement. Mais ſans vous arreſter à cette queſtion, qu'il ſeroit trop difficile & trop long de decider icy.

II.

Je dis en ſecond lieu que les conceptions que vous regardez comme ſimples, peuvent contenir de la fauſſeté.

Cette preuve eſt Ad hominem.

Pour concevoir cecy, il faut remarquer que la ſimplicité des conceptions dont nous parlons, ne conſiſte qu'en ce qu'elles ne ſont accompagnées d'aucun jugement poſitif : car ces conceptions peuvent repreſenter ſuivant voſtre Hypoteſe, des *Palais enchantez*, des *machines*, & mille autres objets composez.

D'où il s'ensuit que ces *conceptions* pouvant representer des choses composées, & non seulement des choses composées, mais les compositions de ces choses. Elles peuvent avoir pour objets des *substances*, des *façons d'estre*, de *simples substances*, des *façons d'estre avec des substances*, ou des *façons d'estre toutes seules*. En un mot, on apelle ces conceptions *simples* en ce qu'on pretend qu'elles n'enferment aucun jugement, c'est à dire, que ce sont de pures conceptions.

De plus, il faut encore remarquer que ces conceptions seroient fausses, s'il estoit possible que ce qu'elles nous representent, ne pust veritablement exister hors de nous, telles qu'elles nous le representent.

Or, vous m'accorderez que nous concevons quelquefois des façons d'estre comme attachées à de certaines substances ausquel-

les

les il est impossible, selon vous, qu'elles conviennent. Donc nous avons alors des conceptions qui sont fausses. Je puis avoir une idée de quelque substance, sans enfermer dans cette idée quelqu'une de ses façons d'estre. Je puis aussi concevoir une façon d'estre, ou plûtost une chose qui est façon d'estre, sans connoître clairement quel est son sujet, principalement si je ne regarde pas cette façon d'estre comme façon d'estre, mais d'une maniere absoluë ou abstraite. D'où il s'ensuit qu'en joignant mes idées, j'en puis faire naître des compositions d'une infinité de manieres, & soit que je le fasse expressément ou que ce soit par hasard, je puis joindre des façons d'estre avec des substances ausquelles elles ne sçauroient convenir, & alors on pourra dire qu'une conception qui joindra ces choses veritablement incompatibles sera une fausse conception.

Voyez cette réponse sur la sixiéme Assertion.

G

Donc on peut avoir de simples conceptions qui soient fausses, puis qu'on en peut avoir dont il est impossible que l'objet existe hors de ceux qui forment ces conceptions.

Ne dites pas qu'on ne peut composer une idée de celle d'une substance & d'une façon d'estre qui ne sçauroit exister ensemble & qui sont veritablement incompatibles. Car, sans me mettre en peine de vous prouver que cela est possible, vous seriez bien-tost arresté par vôtre propre aveu. Vous soûtenez que le vulgaire se trompe en raportant les couleurs aux étanduës qu'ils voyent. Ces étanduës, selon vous, estant hors d'eux, & ces couleurs n'y estant pas, & n'estant que des façons d'être de leur ame, c'est à dire des façons d'estre qu'on apelle spirituelles, qui ne sçauroient absolument, à ce que vous croyez, exister en des sujets étendus :

& cependant, il eſt certain que beaucoup de gens ſe repreſentent les couleurs comme exiſtantes actuellement dans les étenduës qu'ils voyent.

Quand on ſe figure un quarré rouge, on a une conception ſimple, dans laquelle on comprend l'idée d'une certaine figure jointe avec celle d'une certaine couleur, qu'on ſe repreſente comme étenduë ſur cét objet. Ainſi les Peripateticiens ont crû qu'il y avoit de deux ſortes de couleurs, des réelles, & d'autres qui n'étoient qu'en apparence. En quoy ils concevoient les couleurs réelles comme dans les objets, de même que vous concevez du mouvement dans un boulet de canon. EXEMPLE.

Or, la conception que vous avez du mouvement dans un boulet de canon, eſt une conception ſimple ſelon vous; & celle que ces Philoſophes ont d'une couleur dans une certaine étenduë, eſt auſſi une conception ſimple. *C'eſt à dire, la conceptiõ d'ũ boulet du canon mû, & celle d'une étenduë colorée.*

Mais la vôtre est vraye : car elle peut avoir, comme vous le croyez, son objet hors de vous.

Et celle de ces Philosophes est fausse ! car il est impossible, selon vôtre Philosophie, qu'elle ait son objet réellement, & veritablement existant hors de l'entendement.

Donc il faut avoüer qu'on peut avoir de simples conceptions qui soient *fausses*, aussi bien qu'on en peut avoir qui soient *vrayes*. Et l'on aura encore besoin d'une regle, pour sçavoir lesquelles on doit suivre.

REFLECTION. Je dis plus, surquoy fondez-vous la verité de nos jugemens, sinon sur ce qu'ils ne comprennent que ce qui est enfermé dans les simples conceptions dont ils sont tirez ? Nous nous trompons, à ce que vous dites apres, *lors que nous enfermons dans nos jugemens quelque chose de plus que ce qui est dans nos premieres notions*.

Mais si un jugement qui n'en-

ferme que ce qui eſt dans nos premieres conceptions n'eſt jamais faux : en quoy pouvons-nous dire que ce ſoit un faux jugement de croire que la neige a de la blancheur, ce jugement ne contenant rien qui ne ſoit enfermé dans la conception de ceux qui ſuivent le rapport de leurs ſens.

La premiere fois qu'un homme voit un bâton enfoncé obliquement dans de l'eau, il juge que ce bâton eſt courbé. Il ſe trompe, & vous ne doutez pas qu'il ne ſe trompe ; mais il n'enferme, dira-t'on, dans ce jugement que ce qui eſt dans l'idée ſimple qu'il a de ce bâton tel qu'il le voit : donc ſon erreur ne vient pas du jugement qu'il fait, ce jugement eſtant des plus legitimes, puis qu'il ne s'étend pas au dela de la conception ſur laquelle il eſt fondé : donc ſon erreur vient de cette même conception qui luy repreſente ce EXEMPLE.

bâton comme *courbé*, au lieu qu'elle luy representeroit ce bâton comme *droit* si elle étoit veritable.

CONCLUSIÔ. En quoy nous voyons que les erreurs se reduisent à ces pretenduës premieres conceptions, puisque des jugemens qui leur sont tres-conformes peuvent être faux, & que *les jugemens*, selon vous, *sont dans toute l'exactitude qu'on en peut exiger, lors qu'ils n'enferment rien de plus que ce qui est contenu dans ces premieres conceptions*. Et cela étant vôtre principe est douteux, car on n'est pas certain en le suivant, de s'exempter de l'erreur.

REFLECTION. Vous jugez que la figure est une *façon d'estre* de l'étenduë, parce que dans la conception de la figure, vous enfermez celle de l'étenduë; mais s'il étoit possible qu'une figure pût estre sans étenduë, comme une couleur peut estre sans étenduë, suivant vôtre Systême (car une couleur peut estre sans matiere,

n'estant qu'une façon d'estre de l'ame) ne seriez-vous pas dans une erreur qui viendroit de vôtre premiere conception ?

Une couleur, direz-vous, ne sçauroit estre conceuë, ny exister sans l'idée de l'étenduë, mais elle peut exister sans une étenduë reelle : Regardez qu'on peut vous dire la même chose de la figure. On vous accordera que la figure ne sçauroit estre conceuë sans l'idée de l'étenduë : mais on pourra douter s'il est possible qu'elle existe sans une étenduë reelle de même que vous asseurez que la couleur peut exister. OBJECTION. ET REPONSE.

Voila une difficulté qu'il est necessaire de surmonter soit qu'elle ait esté proposée *du temps de nos péres, ou non.* Voyez si une couleur ne suppose pas aussi-bien de l'étenduë qu'une figure en suppose? Voyez si on ne se trompe pas en raportant des couleurs à des étenduës exterieures, & si cela n'est pas une erreur qui vienne d'une premiere conception.

III. REPONSE. En troisiéme lieu, je découvre une équivoque, ou un embarras dans ce que vous dites de la verité de toutes nos simples conceptions.

Quand il seroit vray que nos simples conceptions ne seroient point fausses, il ne s'ensuivroit pas pour cela qu'elles fussent vrayes : Car elles ne sont à proproprement parler, ny *vrayes*, ny *fausses*, puis qu'elles ne contiennent, comme vous le supposez, aucune affirmation, ny aucune negation; autrement elles ne seroient pas simples; elles seroient meslées de quelques jugemens : car par tout où l'on affirme, & par tout ou l'on nie, on juge.

Donc si nos premieres conceptions ne sçauroient estre fausses, elles ne sçauroient non plus estre vrayes. Elles n'ont point d'objet auquel elles soient rapportées : ou si on les rapporte à quelque objet, on en fait une

bonne ou une mauvaise application ; & alors on juge.

Prenons un exemple duquel vous demeuriez d'accord : Lors qu'on se represente de la chaleur sans la rapporter à quelque objet externe ; ce que l'on conçoit n'est ny vray, ny faux. Mais lors que l'on conçoit cette chaleur comme attachée à quelque corps éloigné de celuy qui la reçoit, on se trompe : Et lors qu'on la conçoit comme dans celuy mesme qui la reçoit, ce que l'on conçoit est veritable. Dans la troisiéme de ces suppositions, on a la verité. Dans la seconde, on est dans l'erreur. Mais dans la premiere, on n'est ny dans la verité, ny dans l'erreur. EXEMPLE.

De dire que les premieres conceptions sont toûjours conformes à leur objet, c'est parler improprement : & puis que vous citez pour cela l'Ecole, vous pouvez voir, Monsieur, que tous les Scolastiques ne sont pas

d'accord sur ce point, & que les plus éclairez, pour éviter l'équivoque & l'obscurité, soûtiennent que la *premiere apprehension*: ils se servent de ce terme; N'est point susceptible de fausseté, ny de verité.

En effet ces simples conceptions ne sont que ce que nous appellons *premieres apparences des choses*. Ces premieres apparences ne sont ny vrayes, ny fausses quand nous n'en concluons aucune realité: & lors que nous en concluons quelque realité, nous jugeons. Donc ou il faut reconnoistre que ces pretenduës simples conceptions ne sont ny vrayes, ny fausses: ou que si elles sont susceptibles de *verité*, il faut avoüer qu'elles le sont aussi de *fausseté*. D'où il s'ensuit évidemment qu'elles ne sçauroient servir de regles pour juger de la verité des choses qui sont hors de nous.

EXAMEN. Nous n'avons plus qu'à voir ce

que vous apportez lors que vous pretendez passer au *developpement de ce principe general.* Vous avoüez d'abord *que vous vous jettez dans une extremité fort contraire à la pretention des Academiciens.* Ce qui *vous oblige*, dites-vous, *de faire cesser leur scandal* par les cinq reflexions qui suivent. *De la preuve du principe dont il s'agit.* *Pag. 60.*

La premiere est *qu'il est impossible de penser à rien*, & que par consequent toute pensée *a un objet réel qui la termine.* I.

Je répons qu'il est vray *qu'il est impossible de penser à rien :* il faut necessairement que nostre pensée soit terminée par quelque chose : mais prenez garde qu'elle peut estre terminée par de simples façons-d'estre de l'ame. Quand nous concevons couleur, plaisir, lumiere, douleur, chaleur, nous concevons des idées, ou des façons-d'estre de nostre ame ; & l'on peut dire alors que nous pensons à quelque chose ; REPONSE. EXEMPLE.

car les idées sont des estres, ou du moins ce sont des façons-d'estre. Ce ne sont pas enfin de purs neants.

OBJECTION. ET REPONSE. Mais on ne *s'avise pas*, dites-vous en un autre endroit, *de songer à ses propres idées, & l'on pense connoistre des choses.*

Cela est encore vray : mais c'est en cela qu'on se trompe ; car on croit connoistre des objets qui existent hors de celuy qui pense ; & l'on ne connoist que de pures idées.

Tout le monde n'est pas dans cette erreur.

II. La seconde reflection concerne les chimeres, & les estres de raison. Vous soûtenez que ce ne sont pas les objets *des conceptions simples.*

RE'PONSE. Je veux bien vous l'accorder encore : mais voyez que si nous ne voulons point reconnoistre de fausseté dans ces simples conceptions, nous en excluons les veritez. Vous rapportez l'affirmation qui fait l'erreur d'un estre de raison au jugement qui la suit.

suit. Rapportez aussi la verité d'une bonne idée à une autre affirmation qui la suit: Car sans affirmation, ou sans negation, point de verité, ny de fausseté, puis que vous voulez que les premieres conceptions soient éloignées de tout jugement.

En troisiéme lieu, apres avoir fait un pas si hardi qui *donne du scandal aux Academiciens*, vous chancelez, Monsieur, & vous commencez à craindre qu'on ne vous accorde pas *que toutes les choses ausquelles nous pensons existent hors de nostre entendement telles que nous pensons qu'elles sont.* Vous vous appuyez de la substance des choses, & vous cherchez enfin à vous mettre à couvert sous la puissance des objets. Les Machines, les Palais enchantez, & tant d'autres merveilles que vous vous formez ne sont donc plus qu'en puissance. III. Pag. 56. 57.

Autre chose est de dire que des RE'PONSE.

Machines, des Palais enchantez n'existent qu'en puissance, & de soustenir, comme auparavant, qu'on doit estre aussi asseuré que *toutes ces choses existent reellement hors de l'entendement, & qu'elles sont telles en elles-mêmes qu'on les connoist*: Qu'il est *asseuré qu'on y pense.* il y a difference entre exister actuellement, & pouvoir seulement exister. Je vois aussi que l'ardeur que vous faites paroistre d'abord se ralentit un peu.

Page 57. & ensuite.

Je vous accorde que les *modes* ou *façons d'estres* sont en *puissance* dans leurs sujets; mais cela n'empesche pas que nous ne demeurions dans la mesme difficulté qu'auparavant: car il reste toujours à sçavoir quelles sont les façons-d'estres que nous pouvons rapporter legitimement hors de nous.

Et si nous rapportions hors de nous toutes les façons d'estre que nous connoissons par nos

premieres conceptions, nous ferions dans l'erreur ; car nous rapporterions hors de nous le plaisir, la douleur, la chaleur, &c. Il faut donc sçavoir discerner les façons d'estres que nous pouvons rapporter hors de nous, de celles que nous ne pouvons rapporter qu'à nous-mêmes ; & c'est retomber dans la difficulté que vous voulez éviter.

En quatriéme lieu, vous prevoyez que je vous objecteray les tromperies des sens, & vous dites, que l'erreur qui en procede est un effet *des jugemens precipitez*, & non pas des *conceptions simples*. III.

Vous proposez l'exemple d'un homme qui se trompe en jugeant un bâton courbé qui luy paroist estre tel dans l'eau ; & vous asseurez que cét homme se trompe, en ce qu'il se precipite à juger que ce bâton est tel qu'il luy paroist. *Il s'imagine faussement*, dites-vous, *qu'il con-*

noist tout ce qui est necessaire pour porter un jugement exact & Philosophique de l'état actuel de ce bâton.

REPONSE. Faites la mesme chose que vous voudriez que cét homme fist, pour ne point vous tromper à l'égard des choses qui sont hors de vous.

Lors que cét homme croit qu'il peut juger de l'état reel de ce bâton par l'apparence qu'il en a, vous accordez qu'il *s'hazarde*. Ne vous hazardez pas non plus à juger des choses qui sont hors de vous sur les apparences que vous en avez.

Si vous dites donc, *Tout ce qui est enfermé dans nos simples conceptions peut estre hors de nous, tel que nous le concevons*, vous tombez dans un jugement precipité pareil à celuy que vous condamnez vous-mesme dans cét homme.

V. Enfin vous tâchez de me garder, dites-vous, *de l'illusion des pretendus neants connus.*

Pag. 68.

Il n'eſt pas neceſſaire de me deffendre de cette illuſion ; jamais je ne me ſuis figuré qu'on pût connoiſtre le *neant*, ny les *neants* : on ne peut connoiſtre que des idées, ou des choſes par des idées. RE'PONSE.

Quand vous dites que, *ſi ce qu'on connoiſt, lors qu'on croit connoiſtre quelque choſe, ne pouvoit eſtre hors de l'eſprit qui le connoiſt*; il s'enſuivroit *qu'on ne connoiſtroit rien ; ce qui eſt impoſſible*, remarquez-vous, *parce qu'il eſt neceſſaire qu'une choſe ſoit connoiſſable avant qu'elle ſoit connuë actuellement, & que le neant ne peut eſtre connu* ; & que *par conſequent toute penſée a un objet reel qui la termine.* *Ibid.*

Voyez ſi ce raiſonnement conclud autre choſe ſinon que vous prenez des idées pour de purs neants.

Un homme qui connoiſt de la chaleur & de la douleur, connoiſt-il un neant ? ne connoiſt- EXEMPLE.

il rien du tout; parce que cette chaleur, & cette douleur qu'il connoist ne sçauroit estre hors de luy?

REFLECTION. Vous reconnoissez que des façons d'estre de nostre ame, & de simples idées sont quelquefois l'objet de nostre connoissance; d'où vous concluez que l'homme se connoist par les sens encore mieux qu'il ne connoist par cette mesme voye les choses qui sont hors de luy, qu'il ne découvre
Pag. 102. le plus souvent que comme des *je ne sçay quoy*, qui agissent sur luy! Si donc l'objet de la connoissance humaine peut estre quelquefois de simples idées; ou ces idées sont de purs neants; & alors le plus grand argument sur lequel vous établissez vostre Systeme est renversé: Ou si ces idées ne sont pas de purs neants, vous n'avez donc pas droit d'asseurer que si on ne connoissoit des choses qui pussent exister hors de nostre esprit, on ne connoistroit

rien du tout ; puis qu'on connoiſtroit enfin des idées : En quoy vous voyez aſſez, ſi je ne me trompe, que ce pretendu principe n'eſt fondé que ſur une équivoque touchant le mot de *quelque choſe :* car par ce mot on entend determinement ce qui peut exiſter independamment de tout eſprit crée ; c'eſt à dire ce qui n'eſt point chimere, ou eſtre de raiſon : & quelquefois on entend auſſi-bien les chimeres, les penſées, les idées, les propoſitions, ou tout ce qu'il vous plaira, pourveu que cela ne ſoit pas un pur neant : Ainſi les idées ſont *quelque choſe* , la *douleur* eſt *quelque choſe, & le plaiſir eſt encore quelque choſe* , quoy que tout cela ne puiſſe exiſter hors des eſtres penſans qui les connoiſſent.

Concluons donc que nous ne ſommes point aſſeurez, ſi nos premieres conceptions nous repreſentent les choſes qui ſont CONCLUSION.

hors de nous, comme elles sont en elles-mesmes; d'où il s'ensuit que nous ne sommes pas plus avancez pour la connoissance de la verité que l'on estoit *du temps de nos peres*, si nous n'avons point d'autre principe que celuy que nous venons d'examiner.

VOila, Monsieur, ce que je vous prie de considerer; c'est le fruit de la Meditation que vous m'avez presentée par vostre Critique; & c'est aussi en revanche une autre Meditation que je vous presente.

pag. 71.

Vous n'ignorez pas la joye & le contentement que les Philosophes reçoivent quand ils voyent que l'on travaille avec eux à la découverte de la verité qui leur est si chere: C'est ce que vous avez fait, Monsieur; d'une maniere qui engage assez à vous en loüer. Le public vous reste obligé du moins de la bonne volonté que

vous avez témoignée de luy montrer *le chemin qui conduit aux connoissances solides* que tout le monde souhaite si fort : & je vous suis à jamais redevable de toutes les lumieres que j'ay pû tirer de vos sçavantes reflecsions.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 11. de Septembre 1676. Signé, DALENCE ; il est permis à Mr. ***, de faire imprimer, vendre & debiter ; *Les suites des Critiques, Réponses ou Dissertations ;* Sçavoir, *la Reponse à la Critique de la Critique de la Recherche de la Verité,* &c. Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de les imprimer, vendre & debiter sans le consentement dudit Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, & ce durant le temps de *sept années*, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires le 16. Septembre 1676. Signé, THIERRY, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. *Iuin* 1679.

Ledit sieur *** a cedé le droit de son Privilege à R. I. B. de la Caille, suivant l'accord fait entr'eux.